

heurs intimes, profonds, qu'il faut avoir goûtés pour les comprendre.

“Chaque découverte, chaque procédé nouveau qui répond à l'attente du cultivateur est pour lui une conquête réelle, féconde en jouissances d'abord, parce qu'elle a été laborieusement achetée, ensuite parce que produire est le plaisir le plus vrai que Dieu, dans sa sagesse infinie, nous ait accordé.”

J'ai insisté, mes chers amis, sur cette longue conversation avec mon hôte, parce qu'elle décida de mon avenir. Quand le digne agriculteur eut fermé la porte de la chambre où il m'avait conduit, tout en me déshabillant je repassai dans mon esprit ce que je venais d'entendre. Plus je réfléchissais, plus je reconnaissais la justesse des observations et la sagesse des conseils de l'homme que la Providence semblait avoir expressément placé sur mon chemin. Malgré les fatigues de la journée, je ne m'endormis que lorsque le ciel blanchissait déjà.

Le lendemain, mes premières paroles, en rencontrant mon hôte, furent celles-ci :

“Vous m'avez rendu agriculteur dans l'âme, mais j'en sais moins que ce petit garçon qui passe là-bas. Laissez-vous cette ouvrage imparfait ? m'aurez-vous fait entrevoir la terre promise, et me refuserez-vous les moyens d'y entrer ? Si vous y consentez, je m'installe ici jusqu'à ce que vous me disiez : Allez faire valoir vos terres, vous en savez assez pour commencer.”

Le brave Allemand accueillit ma proposition avec joie.

“Vous êtes une trop belle conquête pour que je n'en sois pas fier, me dit-il. Il vous suffira de travailler (il appuya sur ce mot), il vous suffira de travailler une année avec nous pour voler de vos propres ailes.”

Bref, je passai à O*** quinze mois, pendant lesquels je pris une part active à tous les travaux de la ferme...

“Et pendant lesquels, ajouta Mme. de Morsy, qui n'était autre que la bonne Brigitte, que M. de Morcy avait épousée et ramenée en France, nous admirâmes tous votre inconcevable aptitude... Mon mari, Messieurs, voulut non-seulement apprendre à diriger, à commander le nombreux personnel de la ferme de mon père, mais à conduire un chariot, à botteler le foin, à dresser une meule, à semer, à labourer ; il s'occupa même des menus détails de la basse-cour, de la fabrication du beurre et des fromages. Tout cela n'était qu'un jeu pour lui, au point qu'il osa, dans un concours public de charrues, prendre part à la lutte, et qu'il réussit à s'en tirer avec honneur.

La ferme des Landes, où j'ai le plaisir de vous recevoir aujourd'hui, appartient depuis longtemps à ma famille. Dès que j'eus pris la résolution

de me livrer exclusivement à l'agriculture, j'écrivis à Paris à mon homme d'affaires de s'occuper de la résiliation de cinq à six baux, en offrant aux fermiers des indemnités raisonnables ; et, comme je vous l'ai dit, au bout de quinze mois je quittai mon hôte devenu mon beau-père, et vins m'installer ici.

Je crois pouvoir avancer sans vanité que la terre des Landes a bien changé d'aspect depuis mon arrivée. Il y a quinze ans de cela, quand je commençai à la faire valoir, elle méritait parfaitement son nom très-peu flatteur. La propriété se composait en grande partie de vastes bruyères, où quelques misérables troupeaux trouvaient à peine de quoi vivre : de champs où végétaient tristement des blés qui épiaient à 20 pouces de terre : de pièces de seigle et d'orge dans lesquelles, au mois de juin, on aurait facilement tiré un lièvre à soixante pas ; d'étangs qui débordaient en janvier et tarissaient en août. En un mot, sauf les bois et quelques hectares de terres situées autour de cette maison, on se serait cru, en traversant ma propriété, au fond de la malheureuse Sologne.

Si en commençant j'avais voulu étendre mes améliorations sur tous les points de mon exploitation, je crois que j'aurais échoué ; mais j'agis comme un conquérant en pays ennemi. Je débutai par me faire une bonne position autour de ma maison, c'est-à-dire par mettre dans le meilleur état possible les terres qui la joignait ; ensuite j'agrandis peu à peu le cercle de mes opérations. Tous les ans, selon mes ressources en fumiers, en engrais artificiels, en attelages, j'attaquais vigoureusement cinq, dix, quinze, vingt arpents de terrain ; comme je n'éparpillais point mes forces, comme je les concentrais au contraire sur un espace restreint comparativement à mes moyens d'action, je réussissais presque toujours. Il est vrai qu'une fois un champ entrepris je ne reculais devant aucune difficulté, devant aucun sacrifice : défoncements, écobuage, [bruler le dessus des terres fortes] marnage, fossés d'écoulement pour les eaux, puisards [puits faits pour faciliter l'écoulement des eaux.] j'appelais à mon aide tout l'arsenal de la stratégie agricole. N'allez pas cependant vous imaginer, mes jeunes amis, qu'avant de déclarer la guerre à un champ je ne fisse pas mes calculs pour savoir si ma victoire ne me coûterait pas un peu cher ; car, si, pour améliorer un mauvais sol, vous dépensez plus que ne vaut une pareille étendue de bonne terre, vous comprenez qu'il y aurait folie à tenter l'expérience.

Maintenant que vous vous êtes bien reposés si vous voulez venir avec moi visiter la ferme et les environs, je suis, comme je vous l'ai dit, tout à votre disposition. Nous commencerons

par les étables, les machines et les instruments aratoires.

—En ce cas, dit Mme. de Morsy, comme ces choses-là n'ont pas encore un grand attrait pour Léonie, nous irons vous retrouver ou vous attendre à la laiterie.”

Bons Conseils.

Nous reproduisons de la *Voix du Golfe* les excellents avis qui suivent avec d'autant plus de plaisir qu'il nous semble que la plupart de nos journaliers français s'occupent trop peu d'agriculture. Ne pourraient-ils pas imiter avec avantage nos principaux confrères anglais qui chaque semaine reproduisent de longs extraits sur l'agriculture et l'horticulture ?

POUR SAUVER DE L'ARGENT.

Le cultivateur doit souscrire à de bons journaux et payer son abonnement.

Bien tenir les comptes des transactions pécuniaires qu'il fait à l'occasion de sa culture.

Ne pas laisser traîner de côté et d'autre les instruments aratoires exposés à la pluie, à la neige, à la chaleur.

Réparer les outils et les bâtisses en temps convenable et ne pas s'exposer, faute de soin, à des dépenses de temps et d'argent trois fois plus considérables dans la suite.

Employer judicieusement son argent.

Veiller à ce que les clôtures soient en bon état, afin que les bestiaux ne soient pas trouvés à chaque instant, dans les prairies, les champs semés ou les guérets.

Faire des plantations d'arbres fruitiers, en prendre soin, et par là s'assurer des fruits en abondance.

Pratiquer l'économie en donnant un bon abri aux animaux durant l'hiver, une nourriture saine, d'où l'on a enlevé avec soin tout ce qui est à moitié pourri, moisi et malsain.

Ne pas élever des régiments de chats et de chiens autour de leurs édifices, bien assurés qu'ils dévorent plus de choses utiles dans un mois qu'ils ne valent en toute leur vie.

Lire les avertissements, connaître ce qui se passe dans le monde et apprendre ainsi mille secrets pour économiser son argent.

Ce qu'un Cultivateur doit savoir.

Comme l'homme d'affaires, le cultivateur doit savoir ce qu'il fait ; il doit en quelque sorte savoir d'avance ce qu'il est pour faire, et la manière dont il le fera.

Il doit connaître le sol de sa propriété, et non seulement le dessus du sol, mais encore le sous sol.